



Les Marcheurs de Cornouaille - QUIMPER

Bulletin de liaison et d'information des marcheurs de Cornouaille Quimper

Le marcheur



FFRandonnée 
des associations, une randonnée partagée
Finistère

2022



Ouvrons donc la porte vers le soleil, comme le suggère ce panneau découvert au cours d'une déambulation dans les vieux quartiers de Douarnenez qui, à ma grande surprise, est une terre de poètes, tant sont à voir citations, poésies et chansons qui agrémentent les ruelles pittoresques de la cité.

Nous abordons une nouvelle année qui, espérons le, balayera les miasmes de cette pandémie qui s'insinue inexorablement dans les esprits moroses où germent bien souvent les pensées négatives.

«*Poussons donc la porte, le soleil est à l'intérieur*» comme le suggère **Paul Nougé** (1). Il ne tient qu'à nous de faire briller au fond de nous-mêmes l'astre qui illuminera nos vies. Il suffit parfois de se prendre la main et d'aller vers l'ailleurs, faire tout simplement un tout premier pas.

La balade est un terrain fertile qui permet de se détendre et de se confronter à soi-même quand elle est pratiquée en solitaire.

En groupe, la randonnée permet de rencontrer des personnes de tous horizons qui partagent le même hobby. Nous apprenons à nous connaître, à s'apprécier... Nous nous regroupons souvent par affinités et partageons dans la joie les chemins de l'aventure. Ces chemins qui nous ouvrent le déroulé de leurs lacs pittoresques qui strient la campagne où le côtier, nous offrant à chaque détour un spectacle toujours différent. Quand le moral est au plus bas, la randonnée partagée est un onguent réparateur pour les esprits chagrins.

Je vous souhaite à toutes et tous une très bonne année 2022 sur les chemins d'ici et d'ailleurs !

André

(1) **Paul Nougé** : 1895-1967, est un poète belge, instigateur et théoricien du surréalisme en Belgique.

SOMMAIRE

- **Editorial**
- **Le Mot de la Coprésidence**
- **Composition du CA**
- **Fleuves et rivières de Bretagne**
- **L'arbre creux**
- **Le bâton**
- **Le monde des livres en marche**
- **Le vieux moulin**
- **Les brèves du Marcheur**
- **Les mémoires d'un poisson rouge**
- **Week-end à Plouray du 16 au 17 Octobre 2021**
- **Déomp da bale ga Per Jakez. « Allons marche avec »**
- **Rapport moral**
- **Rapport d'activités**
- **Rapport financier**

Nota-Bene :

Le conseil d'administration remercie tous les contributeurs à ce nouveau numéro du Marcheur.

Il se peut que vous rencontriez au cours de votre lecture des fautes d'orthographe ou grammaticales, des oublis de mots, vous savez quand la pensée va plus vite que la frappe. Nous nous excusons pour ses imperfections qui malgré nos lectures et relectures nous auraient échappées.

Je vous invite également à rejoindre l'équipe des rédacteurs qui aurait bien besoin d'être étoffée et épaulée. Nous comptons donc sur vous pour composer de nouveaux articles pour le prochain numéro du Marcheur, des articles qui tournent autour de notre hobby, récits de randonnée, adresses de gîtes, recettes de cuisines locales traditionnelles que vous avez dégustées au cours de vos périples, livres coups de cœur, vos coups de gueule..., la liste est loin d'être exhaustive.

Je vous souhaite une très bonne lecture !

MOT DES CO-PRESIDENTS

Après une saison encore compliquée les activités du club redémarrent.

En septembre nous avons pu reprendre les randonnées dans des circonstances normales sans obligation de faire des groupes.

Le forum des associations a été satisfaisant puisque 14 personnes ont adhéré suite a leur passage et leurs demandes de renseignements à notre stand.

De nouveaux adhérents nous rejoignent, les gens ont besoin de bouger après ces longues périodes de confinement.

Les randonnées ont repris avec autant de participants qu'avant la pandémie.

Les séjours organisés par André Bagot, annulés les années précédentes, vont être à nouveau proposés. Nous organiserons la Rando Bretagne en avril 2022, elle aussi supprimées en 2021.

Pour pouvoir continuer à avancer l'association a besoin de se renouveler et, pour cela, nous aimerions voir de nouveaux bénévoles nous rejoindre pour redynamiser le club en apportant des idées nouvelles ou tout simplement le faire vivre.

Merci à Alain Caric de nous rejoindre au conseil d'administration, en espérant que ce soit un exemple pour d'autres personnes. N'hésitez pas à nous contacter.

BONNE ANNEE 2022 A TOUTES ET A TOUS !

Les coprésidents :

Raymond Abomnès

Roger Le Roux

FLEUVES ET RIVIERES DE BRETAGNE (5^{EME} VOLET)

Nous abordons les rivières et fleuves des Côtes d'Armor, département cher à mon cœur puisque j'y ai vu le jour. Ils et elles ne sont pas inconnus pour nombre d'entre vous qui m'ont suivi dans mes pérégrinations à travers ce beau pays, qui avouons le ne manque pas d'atouts et de charmes pour nous séduire. Le chevelu des cours d'eau est si dense dans notre Bretagne qu'il est difficile de tous les recenser. C'est au cours de nos randonnées que nous faisons leurs connaissances, tantôt minces filets discrets qui serpentent nonchalamment dans les prairies, tantôt rivières fougueuses qui font entendre leurs chants réconfortant en hoquetant contre les rochers erratiques et, parfois majestueuses, véritables fleuves souverains qui se marient avec la mer dans des épousailles grandioses. Au gré des marées se mêlent eau douce et eau salée en un ballet intemporel. Ces rias ou abers nous dévoilent leurs secrets intimes au rythme nonchalant du randonneur qui sait les apprécier. Ce sont des lieux magiques, apaisants, propices à la rêverie et à la détente que l'on aimerait garder pour soi, loin du tumulte de la ville. C'est à leurs sources que je puise souvent mon inspiration.

Mais ils et elles ne connaissent pas les frontières administratives, parcourent parfois plusieurs départements et y servent souvent de frontière.

LA RANCE :

Commençons par celle qui a tout d'une reine arborant ses bijoux dans un sublime écrin tout le long de son parcours romantique. Pourtant comme la Vilaine elle porte un nom qui ne lui sied guère, en totale antinomie avec la réalité qu'elle nous présente. Une incursion toponymique nous indique que La Rance se dit Renk en breton. Les linguistes ont anciennement attribué à *Rinctius*, un radical *Rinc-* issu du gaulois, *rinc-* « bruit strident ». Cependant cette hypothèse est incompatible avec la forme primitive du nom de la Rance désormais identifié dans *Reginca*. Il s'agit d'un dérivé formé avec le suffixe *-inco* sur la racine indo-européenne *reg-* « arroser, baigner ».

Long de 103,56 km, ce fleuve prend sa source à Collinée, commune des Côtes d'Armor et finit son parcours en se jetant dans la Manche en une superbe ria entre Dinard et Saint Malo.

Le cours de la Rance peut être divisé en trois sections :

- **La Rance fluviale** de sa source jusqu'à la hauteur d'Evran où le canal d'Ille et Rance la rejoint. Elle prend sa source dans les monts du Mené à 258 m d'altitude. A la hauteur de Guenroc, le barrage de Rophémel crée un lac de 5 millions de m³. Celui-ci alimente en eau potable la ville de Rennes. Le barrage abrite également une usine hydroélectrique.



Photos du lac de Rophémel

- **La Rance canalisée** entre Evran et l'écluse du Chatelier. Le canal rejoint la Rance à la hauteur d'Evran, après avoir suivi le Linon (36 km) à partir de sa confluence avec le Donac. Elle coule ainsi canalisée jusqu'à l'écluse du Châtelier à Saint Samson sur Rance. Le fleuve s'élargit au niveau de Taden, formant un bassin appelé « plaine » par les locaux.
- **La Rance maritime**, à partir de l'écluse du Châtelier jusqu'à la Manche. Son estuaire est barré par le célèbre barrage de la Rance. L'écluse du Châtelier marque la limite de salure des eaux, en aval l'eau devient saumâtre.
- De nombreux ouvrages d'art ponctuent son cours notamment des ponts anciens et modernes ainsi que des écluses. Citons le pont Châteaubriand, le pont Saint-Hubert, le viaduc ferroviaire de Lessard, l'écluse du Châtelier, les ponts de Dinan, l'ancien et le nouveau, le vieux pont de Léhon et le barrage de la Rance.
- Dans son parcours elle traverse le Pays des Faluns aux villages dotés d'un riche patrimoine qui tirent leurs richesses passées, comme les juloded du Léon, du commerce de la toile. Il faut aimer s'aventurer sur les routes vicinales et les chemins ruraux pour découvrir des trésors d'architecture. Peu avant Dinan le petit village de Léhon est un véritable bijou médiéval. Quand à Dinan, cette ville sublime est un véritable livre d'histoire à ciel ouvert. Les villages qui s'égrènent le long des deux rives échanrées de la Rance maritime sont sertis dans des écrans de verdure qui ne demandent qu'à se découvrir au pas lent du randonneur sur des circuits magnifiés. La Rance termine sa course en apothéose. De part et d'autre de son estuaire, barré par le barrage de la Rance, s'étalent sur sa rive gauche la station balnéaire de Dinard et sur sa rive droite l'austère cité de Saint-Malo ceinte d'imposants remparts.



Nous avons maintes fois parcouru ses rives qui ravissent agréablement le promeneur. Nous pouvons également découvrir la Rance en prenant le bateau. Je l'ai pratiqué trois fois et c'est à chaque fois un émerveillement.

LE TRIEUX :

Le Trieux, Trev en breton, est un petit fleuve côtier français du département des Côtes d'Armor. Cours d'eau de 72,1 km, il prend sa source sur la commune de Kerpert, coule du sud au nord, dans le Trégor et se jette dans la Manche au niveau de l'archipel de Bréhat.

Il traverse les villes de Guingamp, Pontrieux, lèche Lézardrieux sur sa rive gauche, Paimpol et Loguivy de la mer sur sa rive droite. Le Trieux est navigable depuis l'écluse de Pontrieux sur une longueur de 17 km. Il reçoit l'eau de nombreux affluents dont le plus important, sur sa rive droite, est le Leff.

C'était une voie de commerce très utilisée. Des voiliers de commerce l'empruntaient et livraient leurs cargaisons de maërl, graines de lin, spiritueux... Sur ses rives de nombreux moulins étaient en activité.

Aujourd'hui seuls la plaisance et le tourisme donnent un regain d'activité à cette vallée. A la belle saison le vapeur du Trieux relie la gare de Paimpol à celle de Pontrieux. Le domaine départemental de la Roche Jagu sur sa rive gauche est un des nombreux sites touristiques qui jalonnent cette superbe vallée qui ne manque pas d'attraits.

Le Trieux délimite les régions du Trégor et du Goëlo.



Domaine de la Roche Jagu

La suite au prochain numéro

L'ARBRE CREUX

Port-Manech étale au soleil sa plage de sable blanc où viennent s'assagir les vaguelettes bordées d'un liseré d'écume...Des guirlandes de varech éparses sur l'estran bruissent en séchant au soleil vespéral ... Des mouettes crient et planent dans un ciel bleu azur saupoudré de traînées blanchâtres évanescentes, inscrivant leurs ombres fugitives sur la grève comme autant d'accents circonflexes à l'envers... Et, les cabines de bain 1900 alignées semblent les gardiennes et les mémoires des premiers bains de mer...

Ici l'Aven et le Belon ont choisi de mourir en unissant leurs eaux à l'onde salée. Le va et vient incessant de la marée offre au promeneur un spectacle grandiose qui a su séduire écrivains, poètes et artistes peintres. Ces rias riantes déploient des trésors de beauté qui captivent le rêveur qui aime arpenter ses rives. Sertis dans l'écrin de verdure de pentes parfois abruptes, des villas enchanteresses, de splendides manoirs et parfois un château qui semble tout droit surgir d'un conte de fée s'offre au regard indiscret du chaland émerveillé. Cachés dans les replis des deux rivières, des petits ports pittoresques sont autant de havres de sérénité qui invitent à la méditation et que nous quittons à regret...

J'imprime mes pas sur la grève et les embruns viennent fouetter mon visage, les larmes salées de la mer... Et je me remémore celles d'Anne, la vertueuse, qui venait ici arpenter l'estran pour oublier ses tourments...

Dans l'anse de Poulguin sur la rive droite de l'Aven, il existe un manoir qui a traversé les siècles sans trop subir les outrages du temps qui passe. Ses murs gardent la mémoire de ses habitants.

Il y a très longtemps en ce lieu vivait un seigneur, un véritable tyran d'une extrême cruauté. Les paysans qu'il avait sous sa coupe vivaient dans une crainte permanente. Ils subissaient les rodomontades et les supplices qu'il savait distiller avec perversité. Ils voyaient régulièrement leurs pitoyables chaumières pillées, parfois brûlées et leurs récoltes saccagées par les parties de chasse du despote. Ce dernier était toujours en conflit avec ses voisins et je ne vous conte pas les châtiments horribles qu'il faisait subir à ses prisonniers. Autant vous dire que ses sujets le maudissaient et, malgré leurs suppliques auprès de leur saint protecteur afin de mettre un terme à ce fléau, rien ne parvenait à stopper la fureur de ce potentat.

Ce seigneur avait pris femme en épousant par force la fille d'un belligérant qu'il avait ravie au cours d'une de ses cruelles incursions. La pauvre n'avait aucune parcelle de liberté et se morfondait dans sa tour dont la porte était fermée à double tour par son geôlier lorsqu'il partait en campagne ou pour une partie de chasse. Elle sombra dans la langueur ; ses soupirs et trémolos agitaient de soubresauts son corps amaigri. Ses torrents de larmes et ses suppliques n'attendrissaient pas son geôlier qui prenait au contraire plaisir à l'humilier.

Un rayon de soleil vint pourtant illuminer sa sinistre existence. Une petite fille naquit que l'on prénomma Anne. Elle était belle comme l'aurore naissant, beauté qui ne cessa de s'affirmer au fil des ans.

Aux bals, elle ne manquait pas de soupirants mais ses derniers hésitaient à la courtiser, craignant les foudres de son géniteur. Il aurait sur le champ décapité l'impudent jeune homme.

Lorsqu' Anne atteindrait ses dix-sept printemps, à la pleine lune de mai, elle épouserait le seigneur de Nizon, à l'égal de son père, monstre libidineux tout aussi cruel qui vivait en son manoir de Rustéphan. Le destin tragique de la belle était déjà tout tracé ainsi en avait décidé son géniteur.

Pourtant elle jouissait, contrairement à sa mère, de parenthèses de liberté surveillée. Quotidiennement, elle allait se promener chaperonnée par une servante au grand cœur, Soazig. Indubitablement leurs pas les conduisaient à la plage de Port Manech. Elles s'asseyaient sur un banc proche de la grève, admirant tout en devisant de longues heures, le spectacle sempiternel du ressac des flots tantôt assagis par la brise légère ou parfois rugissants sous les coups de boutoirs d'une mer coléreuse. Au soleil couchant quand ce dernier peignait la voûte céleste d'or et de lumière elles rebroussaient chemin ne manquant pas d'acheter au passage le poisson à la débarque des pêcheurs rentrés au port.

L'adage ne dit-il pas que l'amour naît d'un coup de foudre. C'est ce qui arriva un jour à Port-Manech. Le soir étalait ses ombres lugubres et son manteau sombre s'avavançait comme armée en campagne, sous les coups de boutoir d'un vent furibond. L'orage lourd de menaces approchait. Les éclairs zébraient le ciel noir d'encre accompagnés des roulements du tonnerre qui venaient ébranler la quiétude antérieure. Les premières gouttes vinrent grêler l'arène et le rideau de pluie devint de plus en plus ténu. Anne et Soazig étaient prises au piège, elles rentreraient au château trempées jusqu'aux os...

Mais un jeune pêcheur croisa leur route à dessein et se proposa de les raccompagner dans sa charrette couverte d'une capote, charrette qu'il utilisait pour livrer sa cargaison de poissons au marché de Pont-Aven. Yann, tel était son prénom, était un jeune homme au visage tanné et buriné par les embruns. Très jovial, il n'avait pas son pareil pour dérider son auditoire. Ils eurent, à loisir, le temps de bavarder et maintes fois rirent de bon cœur. Trois bonnes lieues les séparaient du Poulguin, trois lieues qu'ils parcoururent sous les assauts redoublés d'un vent et d'une pluie qui ravinait la route, brinquebalant la carriole d'un bord à l'autre du chemin creux comme fêtu de paille. Le cheval piaffait et Yann avait peine à le calmer, effrayé par le vacarme assourdissant du tonnerre, les éclairs aveuglants et les cahotements des roues venant percuter les rochers erratiques qui parsemait le chemin ...

Anne se tenait près du pêcheur sur le banc, la servante derrière assise à même le plancher, à peine visible dans la pénombre de la capote. La belle furtivement dévisagea son compagnon de route et leurs regards finirent par se croiser. Elle sentit pour la première fois son cœur battre la chamade. Discrètement leurs mains se frôlèrent et finirent par se joindre en une étreinte pressante. Désormais leurs destinées étaient à jamais scellées...

Mais leur amour clandestin était condamné d'avance ; un roturier ne pouvait épouser une noble. Cela n'était pas inscrit dans l'ordre des choses en ces temps anciens.

Anne resplendissait de bonheur et ne vivait plus que dans l'attente de la promenade vespérale. Elle espérait avec appréhension le retour des pêcheurs, craignant les tempêtes qui savent parfois subrepticement ravir les êtres chers. Pour pouvoir se rencontrer les tourtereaux usaient de mille et un stratagèmes pour déjouer la surveillance de Soazig qui veillait au grain. Une fois même, trompant sa vigilance, ils eurent le temps d'unir leurs lèvres en un fougueux baiser.

Ils avaient imaginé la fuite pour vivre pleinement leur amour naissant mais ils craignaient, plus que tout, la longue traque qui ne saurait tarder et les représailles à l'encontre de leurs familles respectives. Un bref instant même ils avaient pensé éliminer les seigneurs de Nizon et Poulguin. Mais c'était un projet complètement fou et totalement irréalisable, ces farouches guerriers ne se déplaçaient jamais sans être accompagnés par une soldatesque armée jusqu'aux dents. Quand à l'empoisonnement il ne fallait pas y songer ; les despotes qui vivaient dans la crainte d'être assassinés faisaient goûter devant eux leurs breuvages et mets par leurs échansons respectifs.

Ils devraient jusqu'à quand taire leur amour...

Anne pleurait souvent et la servante, inquiète, avait alerté ses parents. Ils virent dans ses langueurs la mauvaise influence d'un automne malsain qui obérait sa santé. Les apothicaires appelés à son chevet lui prodiguèrent moult philtres et potions qui n'eurent aucun effet sur sa neurasthénie.

Un jour le seigneur de Nizon vint chasser sur les terres du Poulguin invité par son ami. Les chasseurs s'étaient dispersés, accaparés par la traque d'un sanglier particulièrement retors, si bien qu'ils avaient oublié la garde rapprochée de leur maître. Le tyran se retrouva soudain seul sur le layon conduisant au château.

Par un malheureux concours de circonstance, leurs destinées se croisèrent. Anne et Soazig battaient la campagne à la recherche du petit chien qui avait échappé à leur vigilance. Profitant d'une porte entrouverte et du pont-levis baissé, il avait pris la poudre d'escampette. Elles eurent beau l'appeler, mais le fugitif qui avait prit goût à la liberté resta sourd à leurs appels. Bientôt la jeune fille se retrouva seule et haletante sur le sentier... Elle n'avait pas pris garde aux furieux aboiements de la meute déchaînée qui déchiraient le silence et qui s'approchaient d'elle.

Soudain, dans la pénombre du soir tombant, un cavalier découpa sa silhouette dans le chemin creux. Anne devint livide. Elle venait de reconnaître le seigneur de Nizon qui s'avavançait, impressionnant, chevauchant sa monture écumante de bave. La demoiselle ne voyait aucune échappatoire possible, elle était à sa merci. Elle se devait de l'affronter. Le rustre mit pied à terre et s'avança à sa rencontre.

«Viens ici ma belle, ma promise ! Tu seras mienne avant nos épousailles.» Et un rire sardonique fit tressauter ses chairs, rire qui ne faisait qu'accentuer la terreur d'Anne et lui glaçait les sangs. Un rictus effrayant zébra le visage de son futur tortionnaire...

Dans un geste de défense, la jeune fille recula pour esquiver l'attaque imminente. Mue par un instinct de survie, elle réussit à prendre ses jambes à son cou. Dans sa fuite éperdue, elle abandonna des lambeaux de sa robe de moire aux ronciers sauvages. Haletante et pressentant sa funeste destinée, une sueur d'angoisse soudain vint perler sur son front, collant ses mèches brunes en charmants accroche-cœurs. Elle parvint en nage aux berges de l'Aven. Elle était prise au piège. Il n'y avait plus d'issue possible... Un funeste destin allait-il s'accomplir sur les bords de cette rivière qui avait vu éclore, il y a peu, ses amours naissantes ?

Mais elle avait une bonne longueur d'avance sur son poursuivant. Il fallait réagir très vite. Déjà lui parvenaient les froissements des feuillages, le crépitement des branches piétinées par le rustre accompagnées de vociférations salaces. La curée était imminente...

Soudain une inspiration fulgurante lui traversa l'esprit. Elle s'arc-bouta sur l'un des nombreux rochers qui parsèment les rives de l'Aven et le bascula dans l'eau. Elle se dévêtit de sa robe qu'elle roula en boule à l'endroit où elle avait pris la pierre et se réfugia prestement dans la cavité de l'arbre creux qu'elle avait repéré à son arrivée.

Il était temps. Le seigneur de Nizon apparut dans une échancrure de l'orée du bois, poussif et criant de rage. Il vit la masse marron de la robe de moire et les ronds dans l'eau venant mourir sur la berge. Mais dans la pénombre du soir tombant, il ne put distinguer la fugitive. Il pensa qu'elle avait plongé pour se soustraire à ses avances.

« Tu ne m'échapperas pas Anne ! Personne n'a encore résisté au seigneur de Nizon ! », vociféra le cruel personnage. Il se déshabilla illico et plongea dans l'Aven, à un endroit où le courant était très fort et l'eau particulièrement froide en cette saison.

Anne sortit de sa cache et laissa éclater sa joie. Un rire cristallin sortit de sa gorge, la libérant de ses angoisses, rire qui s'envola aérien vers la cime des arbres qui se mêla aux pépiements

On raconte aussi la présence d'une entité angoissante, celle d'un vieux prêtre mélancolique qui hanterait les ruines, sans doute l'ectoplasme du roturier qui au-delà des ténèbres, inconsolable chercherait à retrouver sa belle.

Cette légende a fait l'objet d'une gwerz (1), « Jenofeva Rustefan » (Geneviève de Rustéfan) qu'à retranscrit Théodore Hersart de la Villemarqué (2) dans son œuvre « le Barzaz Breiz ».

Quant au manoir du Poulguin qui trône discrètement sur la rive droite de l'Aven, son histoire raconte que ses seigneurs, peu amènes, rançonnaient les bateaux chargés de vin, de sel voire de bétail, qui naviguaient sur l'Aven, prélevant des taxes où leurs quotes-parts sur les cargaisons.

Et malheur aux récalcitrants qui essayaient de s'y soustraire, les seigneurs n'hésitaient pas à tirer des boulets sur leurs navires.

Un jour que je me promenais dans les marais de Penfoulic à Fouesnant, je fis la rencontre d'un arbre vénérable pas l' « arbre à girafe » (3) mais un de ses confrères beaucoup plus discret qui arborait une cavité pouvant contenir un être humain, arbre qui attira mon attention de par son imposante beauté et son âge vénérable et qui trônait en majesté au bord d'un chemin.

Mon imagination a fait le reste en construisant cette nouvelle légende, l'arbre servant de vecteur et de trait d'union entre les deux seigneuries précitées avec quand même une parcelle de vérité.

- (1) **Gwerz** : Une gwerz (au pluriel *gwerziou*) est un chant breton qui raconte une histoire, de l'anecdote jusqu'à l'épopée historique ou mythologique. Proches de la ballade ou de la complainte, la gwerz illustre une histoire majoritairement tragique ou triste, avec un aspect fantastique.
- (2) **Théodore Hersart de la Villemarqué** : Il est né le 6 juillet 1815 à Quimperlé et est décédé dans la même ville le 8 décembre 1895. C'est un philologue spécialiste de la culture bretonne. Il est notamment connu comme auteur du **Barzaz Breiz**, recueil de chants populaires bretons. Outre l'hôtel particulier de Quimperlé, la famille possède également le manoir du Plessis, situé dans la paroisse de Nizon, où il passe une grande partie de son enfance. Est-ce une coïncidence mais le lien est tout trouvé avec la légende que je viens de vous conter.
- (3) **L'arbre girafe à Fouesnant** : en 2011, vieux de 200 ans, le grand chêne recourbé à l'entrée du bois de Penfoulic, à Fouesnant, plus connu sous le nom d' « arbre girafe », a été élu arbre de l'année par le public dans le cadre du concours lancé par l'ONU et organisé par le magazine **Terre Sauvage** et l'**ONF** (Office National des Forêts). A l'occasion, les photographies du chêne réalisées par Emmanuel Boitier, photographe de **Terre Sauvage**, ont été accrochées sur les grilles de l'Unesco et une jeune pousse du chêne pédonculé plantée dans le jardin de l'Elysée. L' « arbre girafe » a été classé arbre remarquable par l'association A.R.B.R.E.S (**Arbres Remarquables : Bilan, Recherche, Etudes et Sauvegarde**).

~~~~~



« Je voyage non pour aller quelque part, mais pour marcher. Je voyage pour le plaisir de voyager. L'important est de bouger, d'éprouver de plus près les nécessités et les embarras de la vie, de quitter le lit douillet de la civilisation, de sentir sous mes pieds le granit terrestre et les silex épars avec leurs coupants. »

**Robert Louis Stevenson. Voyage avec un âne dans les Cévennes, 1879.**



## HISTOIRE DU BÂTON...

**Il nous porte, nous soutient, nous défend contre les....**

Le **bâton** du pèlerin ou **bourdon** du pèlerin est notre compagnon de route.

### **D'un mulet à une joute**

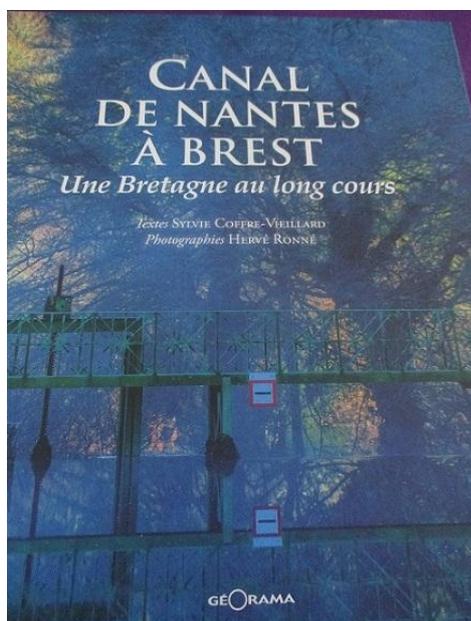
Il est le fidèle compagnon des marcheurs, l'**appui** indéfectible lorsque les pieds se font poudreux. Le « **bâton de marche** » est, avec la gourde, l'attribut des pèlerins qui s'élancent depuis des siècles sur les chemins qui les mèneront à leur destination: Rome, Jérusalem, et bien sûr... Saint-Jacques-de-Compostelle.

Le « **bâton** » est d'abord un « **bordon** ». Au Moyen Âge, les pèlerins ne se déplacent jamais sans lui! On le trouve en 1170 sous la forme de **burdun**, issu du bas latin **burdo**, c'est-à-dire « **mulet** ». Ce « *long bâton de pèlerin, surmonté d'un ornement en forme de pomme* », qui soutenait le poids de son porteur





## LE MONDE DES LIVRES EN MARCHÉ



360 kilomètres d'un chemin intérieur, tantôt artificiel, tantôt naturel ponctué de 365 écluses, chemin d'eau qui serpente dans la campagne où qui aligne ses coulées d'eau qui s'évanouissent à l'horizon, un canal où la nature est reine et qui nous permet une lente immersion dans cette Bretagne intérieure qui sait, discrètement au gré de notre errance, nous distiller et ouvrir les portes de ses secrets au rythme lent du pas du randonneur. C'est un paradis terrestre ouvert aux rêveurs que sont les bateliers, les cyclistes, les marcheurs... qui par milliers arpentent chaque année le canal qui insinue sa lame d'eau dans cette Bretagne si intime. Sur son parcours, il nous dévoile ses villages et cités qui ont vécu de l'essor du commerce fluvial et qui semblent aujourd'hui bien souvent en léthargie. Heureusement le tourisme vert les révèle aux passionnés d'un patrimoine remarquable resté authentique.

Citons, mais la liste est loin d'être exhaustive : Châteaulin, Port-Launay, Châteauneuf du Faou, Gouarec, Pontivy, Josselin, Malestroit, Redon...

Mais cet ouvrage qui permet aujourd'hui cette incursion intérieure est né du génie de Napoléon qui pour mettre fin au blocus anglais eut l'idée de relier Nantes à Brest en construisant ce canal qui utiliserait en grande partie les cours des fleuves et des rivières. La construction de cet ouvrage titanesque démarra en 1811 et s'acheva en 1842 sous le règne de Louis-Philippe. Il ne fut inauguré qu'en 1859 par Napoléon III. Pour sa construction on utilisa une main-d'œuvre non volontaire, galériens, forçats, prisonniers politiques... Je vous conseille de lire les ouvrages de Jean Kergrist (1940-2019) s'y rapportant notamment « *Les bagnards du canal de Nantes à Brest* » qui nous relate la vie des forçats qui ont creusé le site emblématique de la grande tranchée à Glomel.

Mais la fonction commerciale de ce canal fut brève, à peine une vingtaine d'année. Les aléas politiques et économiques, la première guerre mondiale et des décisions administratives comme celle dite « Freycinet », les péniches devaient avoir un gabarit de 38,5 m alors que les écluses mesurent 26,50 m !

Concurrencé par le rail, la route et la construction du barrage de Guerlédan qui fournit en électricité la Bretagne centrale, barrage qui entrava son cours, le canal faillit mourir de sa belle mort. Mais le tourisme le ressuscita. Aujourd'hui les collectivités administratives, conscientes de son intérêt et des apports de cette manne providentielle, le maintiennent en état pour notre plus grand bonheur.

**Sylvie COFFRE-VIEILLARD** nous invite à parcourir de Brest à Nantes l'aventure de ce canal, colon ombilical qui serpente dans la Bretagne centrale en nous contant les péripéties de sa construction, l'histoire des villages et villes traversées et des sublimes paysages... Ajoutez à cela des

encarts patrimoniaux qui nous dévoilent avec délicatesse un passé industriel et des cités pittoresques qui nous feraient chausser illico nos croquenots pour leur pousser une petite visite.

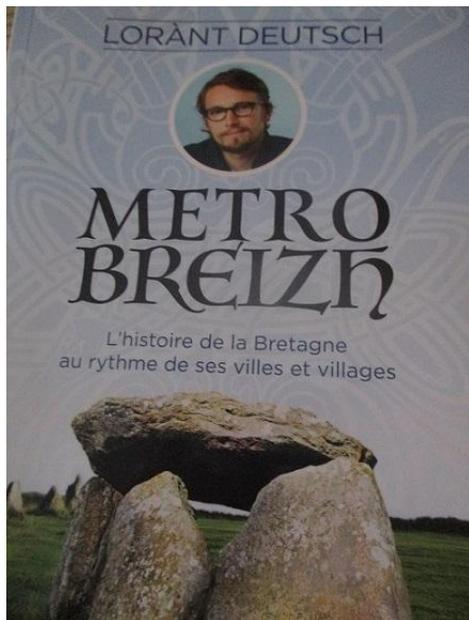
Comme à l'accoutumée les photographies tableaux de **Hervé RONNE** illustrent ce recueil avec ravissement ce qui fait de cet ouvrage un album à conserver et à consulter au gré de ses envies.

Les éditions Géorama, fidèles à leur réputation, signent là une superbe œuvre, un cadeau à offrir ou à s'offrir.

---

**CANAL DE NANTES A BREST, une Bretagne au long cours, Editions Géorama : prix : 27€**

---



Nous connaissons la verve de Lorant DEUTSCH en tant qu'acteur, nous la retrouvons également dans ses ouvrages qui nous révèlent sa grande culture et sa curiosité pour les faits historiques. Ce nouvel opus ne faillit pas à la règle. « **Metrobreizh** » est un pavé qui nous conte l'histoire de la Bretagne d'une façon particulière. A partir des noms de villes ou villages auxquels se rattache un fait historique, il nous fait défiler toute la Grande Histoire de La Bretagne, histoire très mouvementée. Trahisons, jeux d'alliance, compromissions..., tout est bon pour garder le pouvoir en ces temps où la vie humaine comptait peu. N'oublions pas la religion qui fut un pilier très fort de ce passé moyenâgeux.

Chefs, ducs et rois se succèdent à un rythme effréné sur cette péninsule convoitée par les voisins, l'Histoire de France se télescopant avec la nôtre mais, aussi soumise aux turpitudes et pillages de peuples peu amènes venus d'horizons lointains.

Nous croyons vivre dans l'instant les événements contés, en être partie prenante tant le narrateur s'implique en décrivant les faits historiques. L'auteur s'est abreuvé à de nombreuses sources et son érudition, n'en boutons pas notre plaisir, se savoure au fil des pages de ce livre dense.

N'oublions pas la plèbe pressurée par l'impôt et dont la vie souvent oubliée dans les livres d'Histoire nous est ici aussi relatée. Elle subit les événements de l'histoire mais sait aussi se révolter.

Nous apprenons au gré de cet ouvrage que les bretons ont aboli le servage huit siècles avant la France et ne se sont pas impliqués dans les Guerres de Religion !

A travers les âges et jusqu'à nos jours, cette épopée galopante nous conte une Bretagne méconnue, des faits et des personnages que l'on n'apprend pas sur les bancs de l'école. Tour à tour, cette folle équipée nous ramène à notre époque, à un passé récent où les peintres découvraient notre région qui s'éveillait aux bains de mer.

Bref j'ai adoré parcourir ce livre qui m'a fait un bien fou. Le style alerte captive et suscite la curiosité. Comme j'aurais aimé avoir Lorant DEUTSCH comme professeur d'Histoire !



## LE VIEUX MOULIN



Près du pont aux souvenirs où l'onde nonchalante  
Ruisselle ses sequins d'argent au soleil de la vesprée,  
Au secret des saules qui pleurent leurs hampes rampantes,  
Il existe un havre où règnent la quiétude et la sérénité.

Un endroit si beau, une parenthèse d'oubli paradisiaque,  
Où je me laisse dériver au gré de mes envolées chimériques,  
Lové dans la vallée, enserré dans le lacin des molinies et ses entrelacs,  
Une nature sublimée qui m'enivre de ses râles et senteurs magiques.

Mu par une force inconnue sur le chemin de halage,  
Toujours mes pas m'y conduisent, un moment d'éternité,  
Le nez en l'air, épiant le vol d'un oiseau et son gai ramage,  
Ne prenant garde à la branche qui me décoche sa fouettée.

Il est là, mon moulin, agonisant dans sa verte intimité,  
Frêle esquif oublié où la plainte des eaux expire  
Glissant sur sa roue moribonde ses notes désappointées,  
Vêtue de pendeloques moussues qui tremblent au zéphyr.

Du petit bief sourd encore clapotements et soupirs  
Qui glissent sur les pales qui ne tournent plus à l'unisson  
Pour moudre le bon grain glané à la bonne saison  
Que la dormante et la courante broyaient à plaisir

Je t'écris cette supplique pour que tu renaisses au bonheur,  
Toi qui inspire ses rimes poignantes au promeneur esseulé  
Qui vient glaner en ton sein les murmures de ta destinée  
Ô mon moulin en perdition, tu as su transcender mon cœur !

~~~~~

LA RANDO...



C'EST LE PIED !



LES BREVES DU MARCHEURS

A/ Projets de randonnées et séjours.

Nous sommes à la recherche d'idées nouvelles afin de renouveler nos programmes de balades. Si vous avez des idées de randonnées, de séjours, des amorces de circuits... n'hésitez pas à contacter les membres du conseil d'administration. Les piliers du club sauront aussi de bon conseil pour vous épauler et finaliser vos projets en fonction de leurs disponibilités.

B/ Rando Bretagne 2022

L'Édition 2022 de la Rando Bretagne se déroulera dans le Sud Finistère à DOUARNENEZ du 16 au 24 Avril 2022 avec le concours des clubs de la région affiliés au Comité Départemental de la Randonnée du Finistère.

Les Marcheurs de Cornouaille organisent les randonnées les dimanches 17 Avril, journée et 24 avril, matinée, à Douarnenez.

Pour le bon déroulement de cette manifestation, nous faisons appel aux bénévoles pour l'encadrement des randonnées ainsi que pour l'intendance. Les adhérent(e)s des Marcheurs de Cornouaille intéressé(e)s doivent se manifester auprès des membres du CA.

Nous pourrions également apporter notre aide aux autres clubs organisateurs si le besoin se faisait sentir.

La randonnée peut-être quotidienne avec inscription au départ ou sur plusieurs jours avec transport et hébergement en demi-pension aux Résidences d'Armor à Douarnenez sur préinscription.

Informations sur :

www.ffrandonnee29.fr

C/ Week-end et séjours 2022.

1/ Week-end à Saint Cast le Guildo (Côtes d'Armor)

Nous organisons un week-end de randonnées dans les Côtes d'Armor à Saint Cast le Guildo, la deuxième semaine de mai avec au programme des balades à Saint Cast le Guildo, Cap d'Erquy, Cap Fréhel et Fort la Latte.

Nous serons logés à l'Hôtel Port-Jacquet à Saint Cast le Guildo

Les dates et modalités de ce séjour vous parviendront via votre messagerie internet.

2/ Week-end Ascension 2022.

Depuis de nombreuses années nous organisons un échange avec un club de randonneurs vendéen de Givrand, Givrand Rando. Nous devons déjà les accueillir en 2020 et

2021. Hélas la pandémie de la Covid 19 est venue perturber notre programme. Cette année nous réitérons notre week-end sur la côte de granit rose.

Nous les recevrons en pension complète à L'Ecume de Mer à Trébeurden du mercredi 25 mai au dimanche 29 Mai.

Au programme, randonnées à Trébeurden, marais de Quelen, Île Milliau, Île Grande à Pleumeur Bodou, vallée du Grand Traouïeros et tour de l'Île Renote à Trégastel, Ploumanach et ses rochers de granit rose, excursion maritime aux Sept Îles...

Les informations pour ce week-end prolongé de l'Ascension vous parviendront via votre messagerie internet.

3/ Week-end Octobre 2022.

Un week-end automnal vous sera proposé courant octobre dans la vallée de l'Oust, Morbihan par Maryannick et Roger Le Roux. Nous serons logés au gîte : « Les Laurentides » à Saint Laurent sur Oust. Au programme nous organiserons des balades dans la vallée de l'Oust avec les sites de l'Île aux Pies, la Gacilly... et visite du Jardin Tropical à Saint Jacut les Pins.

Les informations pour ce week-end vous parviendront via votre messagerie internet.

D/ Le dispositif Suricate



Le dispositif Suricate permet de déclarer en ligne les éventuelles anomalies rencontrées sur les espaces et sites de nature du territoire français.

Si, au cours de vos randonnées sur nos circuits balisés, vous rencontrez un obstacle, un défaut de signalisation... n'hésitez pas à déposer un message. Nous ferons un maximum pour régler le problème avec le concours des associations locales de marcheurs.

E/ Du bon usage des bâtons de marche...

Il est recommandé de recouvrir d'embouts en caoutchouc les pointes de ses bâtons afin d'éviter la dégradation des sols. Certaines municipalités interdisent l'usage des bâtons non pourvus de protections. Merci de se conformer aux décisions de nos édiles.

LES MEMOIRES D'UN POISSON ROUGE

Voici un nouvel épisode des « mémoires d'un poisson rouge », une plongée dans l'univers de la communale, un univers parfois effrayant pour le petit garçon qui sortait d'une enfance rêvée au creux d'une nature qu'il avait apprivoisée. La coupure était nette, la frontière se dressait comme un mur séparant deux mondes étrangers. Nous entrions directement au cours préparatoire pour apprendre à lire et à compter. Le port de la blouse obligatoire gommait les différences sociales. Nous étions prêts à acquérir la connaissance sous la houlette d'instituteurs sévères imprégnés d'une culture laïque qui savaient sous la badine inculquer le savoir. A leur corps défendant le grand nombre d'élèves qui ne pipaient mot et qui étaient accrochés à leurs lèvres. Me reviennent à ma mémoire leurs visages expressifs et leurs mimiques. Je ne les remercierai jamais assez de m'avoir ouvert les yeux sur un monde que je ne connaissais pas ; nous étions tellement peu ouvert sur l'extérieur dans nos campagnes reculées.

Je vous invite à revivre ces moments de notre enfance que nombre d'entre vous ont sans doute comme moi vécus. J'ai été récemment voir le musée de l'école rurale à Bothoa et les souvenirs à foison ont rejailli des tréfonds de ma mémoire, source jaillissante de merveilleux instants mais aussi certains peu reluisants quand les punitions infligées venaient heurter ma sensibilité.

L'école de mon enfance n'était pas celle d'aujourd'hui avec sa kyrielle d'outils pédagogiques qui aident à l'apprentissage de la langue de Molière et du calcul. L'informatique inconnue n'en n'était même pas à ses balbutiements. Nous apprenions l'alphabet en épelant à haute voix les lettres inscrites à la craie sur l'immense tableau noir qui m'apaurait. Puis les mots naissaient sous la houlette du maître, véritable chef d'orchestre avec sa baguette qu'il maniait ostensiblement jusqu'à ce que les bambins annoncent correctement les syllabes puis les phrases inscrites sur le tableau. Gare au dérapage ou à l'indolence de l'élève qui recevait en punition un morceau de craie dans sa direction. Nous entendions les mouches voler. Les garnements étaient suspendus aux lèvres du maître qui en ce temps là était craint et respecté, pas question de maugréer ou de remuer. A leur corps défendant, le grand nombre d'élèves et les classes à différents niveaux, nous étions quarante dans la classe des cours moyens !



Quand nous étions enfin aptes à la lecture et à sa compréhension, venait le temps de lire à haute voix, chacun à notre tour et en mettant le ton. J'ai encore en ma possession le livre

de lecture de cette époque, livre qui a bien vécu. Le papier est de fort mauvaise qualité. Il passait de génération en génération. Il s'agit d'un Lucien Dumas, édition 1951. Dans cet ouvrage austère, il n'y a pas de fioritures mais des extraits d'œuvres d'auteurs précédés de dessins à l'encre noire, illustrant une scène du contenu. Chaque texte est suivi de règles de grammaire, d'orthographe que nous devions apprendre par cœur. Nous avions également un autre ouvrage du même acabit, le Bled qui m'a donné beaucoup de cauchemars et que je compulsais parfois en me remémorant les affres de l'éducation sévère de cette époque révolue. Gare aux omissions quand le maître nous interrogeait, la punition était le copiage des dites règles à l'infini après la classe ou pendant les récréations. Et puis, il y avait cette dictée qui me donnait mal au ventre. Il fallait à tout prix éviter le zéro qui conduisait à arborer dans la cour de récréation le bonnet d'âne, signe d'infamie, le marquage à l'encre rouge. Il fallait alors essuyer les quolibets de ses camarades de classe. Heureusement j'ai échappé au châtimement suprême, je n'étais pas trop mauvais élève dans cette matière. Mais les punitions étaient monnaie courante et allaient crescendo dans l'échelle de la cruauté institutionnalisée. Il était interdit de parler gallo. Outre le tirage d'oreille, le copiage des lignes, il y avait le coin avec la mise à genoux sur une règle et les mains sur la tête ! Des générations d'écoliers ont subi cette éducation d'une sévérité absolue mais qui portait ses fruits, rares étaient les élèves qui sortaient du système scolaire sans savoir compter, lire et écrire.

A l'appel de la cloche, nous devions nous mettre en rang deux par deux et l'instituteur procédait à l'inspection des mains et des cheveux, les poux évisaient résidence dans les tignasses blondes ou brunes. Il n'était pas rare de voir arriver des écoliers avec la boule à zéro. Pour celles et ceux qui avaient les mains sales, il fallait aller les laver au savon de Marseille aux lavabos en ciment qui étaient suspendus à l'extérieur du mur de l'école.

Chaque jour une leçon de morale par l'exemple était dispensée. La maxime du jour était inscrite par le maître sur le tableau noir et faisait souvent référence à un comportement civique où plusieurs valeurs étaient inculquées comme l'hygiène, la ponctualité, la politesse... « *Je prendrai soin de mes affaires* », « *la politesse est un fonds qui ne coûte rien et rapporte beaucoup* », « *Il n'est si bon pain que celui qu'on a gagné* »... Ensuite le maître développait le thème du jour et l'écolier pouvait prendre un exemple de sa vie personnelle pour illustrer la maxime en question.

J'ai appris à calculer par la méthode empirique des bûchettes, des brindilles de bois que nous rassemblions par dizaines que nous lions avec un morceau de ficelle. Pour les unités de poids, les pesons étaient disposés chacun dans une loge incrustée dans un petit meuble en bois poli par l'usage. Il manquait souvent le poids d'un gramme qui vu sa petitesse fuguait dans les rainures du parquet. Nous apprenions le pesage à l'aide de la balance romaine ou celle de Roberval qui nous permettait de jouer à la marchande. Pour les unités de mesure de capacité, nous apprenions le litre et ses dérivés en transvasant l'eau dans une série de contenants en zinc avec poignées, du plus petit au plus grand. Pour le mètre nous utilisions la chaîne d'arpenteur ce qui nous permettait pour une fois d'évoluer dans la cour, la plupart des cours didactiques étant dispensés dans les salles de classe. Je me souviens des problèmes qui posaient d'énormes soucis aux potaches et des heures de colle à celles et ceux qui ne réussissaient pas à les résoudre dans le temps imparti. J'ai encore en ma possession le

classique Hachette : « 1300 problèmes », cours moyen, deuxième année, édition 1963. Il présente de nombreuses pliures, pâtés et tâches sans doute les traces de mes larmes qui coulaient lorsque je ne n'arrivais pas à résoudre le problème sentant venir la punition. Nous n'avions peu de cours de sport. Pour le passage du certificat d'étude, nous devions nous exercer au monter à la corde et à la perche, les prémices de l'éducation physique et sportive.

Chaque année nous nous préparions pour le lendit, une épreuve sportive que nous interprétions pendant une heure tous les jours quand venait le mois de mai. Nous apprenions à coordonner nos gestes au rythme de la musique pour une chorégraphie parfaite. Nous allions nous présenter en fin d'année scolaire au chef-lieu du canton, Merdrignac, pour une grandiose cérémonie au stade municipal. Nos parents et tous les édiles seraient présents dans les tribunes pour nous voir évoluer. Plus le jour J approchait, plus l'appréhension montait dans nos rangs. Arrivés sur place toutes les écoles du canton défilaient chacune derrière son calicot où figurait en grosses lettres le nom de la commune d'origine des enfants. Le spectacle soutenu par la fanfare, répercuté par les haut-parleurs, donnait le la à la cohorte des enfants qui s'animait en exécutant des tableaux grandiloquents sans aucune fausse note. Nous étions fiers dans nos shorts et tee-shirts blancs de rigueur, au garde à vous, quand les salves d'applaudissements de la foule crépitaient au terme notre prestation.

Pour les leçons de choses nous disposions de matériel rudimentaire, des tableaux didactiques, un squelette surnommé Arthur que nous affublions d'une casquette voire un mégot qu'on vissait dans sa mâchoire au grand dam de l'instituteur... Je me souviens d'un cours où nous devions apprendre les propriétés du verre. L'instituteur avait remis à chacun une tige de cette matière que nous devions tordre dans les flammes d'un bec bunsen. Tous les élèves réussirent l'épreuve sauf une élève qui, on ne sait pourquoi, la cassa. Le maître la saisit par l'oreille qu'il décolla. Nous la vîmes les jours suivants arborer un énorme pansement. A notre époque, je n'ose penser ce qui serait arrivé à l'instituteur...

Comme dans tous les villages bretons, le cimetière ceinturait l'église. Une municipalité antérieure avait décidé de l'externaliser pour faciliter la circulation et réaménager le centre bourg avec la translation des tombeaux et des ossements vers le nouvel emplacement. Sur l'espace laissé vacant depuis de nombreuses années, il fut décidé l'élévation de la salle des fêtes. Le chemin des écoliers passait devant les travaux que nous supervisions de nos commentaires enfantins. Les excavations révélèrent des fosses communes qui n'avaient pas été expurgées, les témoins d'épidémies endémiques qui frappaient régulièrement la population, sans doute un oubli lors du transfert des ossements vers le nouveau cimetière. Toujours est-il qu'un ouvrier nous confia un crâne que nous remîmes à notre instituteur pour une leçon de choses, un objet concret pour nous faire acquérir la connaissance des os crâniens et aborder aussi le sujet de la mort. Les amateurs des bals musettes et autres thés dansants savent-ils qu'ils trépigent sur un ancien cimetière, à réveiller les morts peut-être encore en dormition ! Pour la petite histoire, l'habilitation du nouveau cimetière des Gouèdes nécessita l'achat d'un terrain par la commune. La première défunte à y être enterrée fut la propriétaire du champ !

Les méthodes d'enseignement prodiguées par l'académie nécessitaient l'emploi d'immenses tableaux aux schémas colorés explicites. Ainsi l'on découvrait les différents métiers avec les instruments et leurs fonctionnalités, le but étant d'inculquer des notions de vocabulaire aux chères têtes blondes. Pour l'apprentissage de la géographie, les mêmes tableaux sur lesquels nous découvrions les régions, les reliefs, les sources et les cheminements des fleuves, les villes principales et les chefs-lieux des départements que nous devions connaître sur le bout des doigts ou plutôt de la langue !

Le plumier était l'objet indispensable de l'écopier. Nous y rangions le crayon noir, les crayons de couleur mais aussi l'instrument primordial de l'apprenti scribe à savoir le porte-plume. J'entends encore le crissement de la plume sur le papier où nous inscrivions en nous appliquant les pleins et les déliés en évitant les pâtés tout en tirant la langue. Nous rangions nos cahiers et livres scolaires dans l'habitable sous le battant incliné du pupitre que nous aimions claquer de concert quand la journée du potache se terminait. Ce pupitre que nous devions encaustiquer quand se pointaient les grandes vacances et que les portes s'ouvraient vers la liberté, libérant les hordes de chenapans qui chantonnaient : « *Les cahiers au feu, la maîtresse au milieu !* ».

Chaque jour un élève était désigné pour remplir les encriers de céramique blanche, de cette encre visqueuse qui sourdait du bec verseur d'une bouteille en verre bleu profond. Ma hantise était que le morceau de craie n'y sombre au cours de l'épreuve de calcul mental où il fallait inscrire sur l'ardoise le résultat de la multiplication, de l'addition voire de la division. Quand cela arrivait, l'élève fautif était gratifié d'un pensum et sommé de vidanger l'encrier dans le lavabo de granite accroché au mur de l'école, à l'extérieur.

Nous étions habitués à la rudesse de cette éducation stricte qui ne supportait aucune dérogation à la règle. Il fallait entrer dans le moule. Ainsi les gauchers étaient réprimés et recevaient des coups de règle sur les doigts voire même avaient la main gauche attachée dans le dos. Mais cela dépendait aussi des instituteurs, certains plus en avance sur leur temps laissaient l'enfant évoluer naturellement. Certains gauchers, suite à cette féroce répression qui a engendré bien des souffrances, sont devenus ambidextres. Faut-il voir dans cet acharnement à réprimer le gaucher des réminiscences religieuses ? Dans la Bible, le bon larron se situe à droite et le mauvais larron à gauche. Dans la vie, tout ce qui est positif est à droite et le négatif à gauche. Dans les écoles religieuses on disait même que le gaucher était possédé par le diable ! Heureusement, je suis né droitier mais ai vu nombre de mes camarades gauchers molestés par les instituteurs. Sans présomption, j'apprenais convenablement mes leçons et étais fier de présenter mon carnet de notes à mes parents quand je figurais dans le trio de tête du classement.

Je vous livre une poésie d'Henri Durand (1818, Vevey Suisse – 1842 Lausanne Suisse) qui sied très bien aux maîtres d'autrefois :

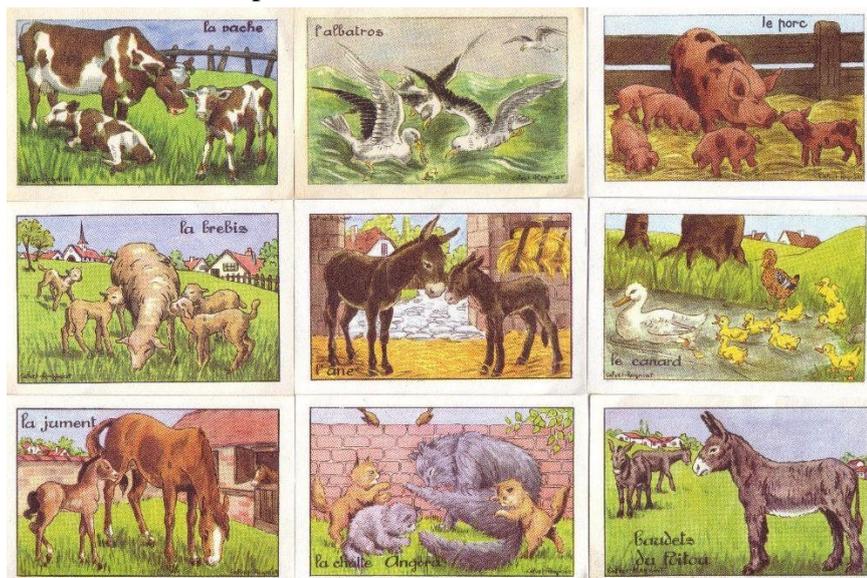
Aimez le maître

Petits enfants au cœur bien né,

Aimez-le tous comme il vous aime,

*Ce maître qui vous a donné
 La meilleure part de lui-même.
 C'est pour vous que chaque matin,
 En hiver, sa lampe s'allume
 Tandis que sur la molle plume
 Repose le peuple enfantin.
 Petits enfants, au cœur bien né,
 Aimez-le tous comme il vous aime,
 Ce maître qui vous a donné
 La meilleure part de lui-même*

Au cours élémentaire, quand l'instituteur était satisfait de nos résultats, il nous remettait un bon point. Avec dix bons points nous avions une image et avec dix images nous recevions un livre de la collection rouge et or. Mais gare à la faute ! A chaque remontrance nous devions rendre un bon point.



A ce propos je me souviens que nous disposions au fond de la classe de deux bibliothèques alimentées en ouvrages une fois l'an à la rentrée de septembre. Nous devions couvrir chaque livre, pour le protéger, d'un affreux papier bleu et apposer sur sa tranche une étiquette portant son titre et son numéro de rang. C'est sans doute là qu'est né mon amour pour les livres, peaufinant les jaquettes et enveloppé par l'odeur de l'encre des opuscules neufs dont je respirais les effluves.

Après la dictée ou l'explication de texte, nous devions confirmer nos talents d'artiste en dessinant l'éternelle frise quotidienne avec nos crayons de couleurs.

La récitation devait être sue par cœur et chaque élève interrogé à tour de rôle. Je me souviens d'une poésie qui m'avait beaucoup touché, « **Le petit cheval blanc** » de **Paul Fort** merveilleusement chanté et mis en musique par **Georges Brassens** :

Complainte du petit cheval blanc

Le petit cheval dans le mauvais temps, qu'il avait donc du courage !

C'était un petit cheval blanc, tous derrière et lui devant.

Il n'y avait jamais de beau temps dans ce pauvre paysage.

Il n'y avait jamais de printemps, ni derrière ni devant.

Mais toujours il était content, menant les gars du village,

A travers la pluie noire des champs, tous derrière et lui devant.

Sa voiture allait poursuivant sa belle petite queue sauvage.

C'est alors qu'il était content, eux derrière et lui devant.

Mais un jour, dans le mauvais temps, un jour qu'il était si sage,

Il est mort par un éclair blanc, tous derrière et lui devant.

Il est mort sans voir le beau temps, qu'il avait donc du courage !

Il est mort sans voir le printemps ni derrière ni devant.



Paul Fort (1872-1960)

L'institutrice que j'avais au cours élémentaire à l'école du Châbre, Madame Bouffo a su insuffler aux petits enfants campagnards qui n'étaient guère, à vrai dire, tourner vers la littérature, le souffle puissant des charmes de la poésie. Je me souviens qu'avec entrain nous récitions le poème appris le soir à la maison. Non seulement les journées étaient bien remplies mais il y avait une masse de devoirs à faire au retour de l'école, lecture, problème, règles de

grammaire et de conjugaison à connaître par cœur... C'était loin d'être une sinécure la vie d'un écolier dans les années soixante !

C'est ainsi que j'ai découvert les grands écrivains et poètes comme Victor Hugo et son émouvant : « *Océano nox* », Alfred de Vigny et « *La mort du loup* » et la fraîche poésie de Lucie DELARUE-MARDRUS dont je vous livre ce poème. Ces vers chantent encore dans ma tête, ancrés à jamais dans les tréfonds de ma mémoire. Je me revois déclamant debout près de mon pupitre dans le silence et, en mettant le ton, les vers teintés d'une certaine mélancolie de l'Automne.

L'Automne

On voit tout le temps, en automne,

Quelque chose qui vous étonne,

C'est une branche, tout à coup,

Qui s'effeuille dans votre cou.

C'est un petit arbre tout rouge,

Un, d'une autre couleur encor,

Et puis, partout, ces feuilles d'or

Qui tombent sans que rien ne bouge.

Nous aimons bien cette saison,

Mais la nuit si tôt va descendre !

Retournons vite à la maison

Rôtir nos marrons dans la cendre.



Lucie DELARUE-MARDRUS (1874-1945)

WEEK-END A PLOURAY DU 16 AU 17 OCTOBRE 2021



Maryannick et Roger nous ont conviés à un ravissant week-end au Pays du Roi Morvan à Plouray. En ce mois d'octobre qui s'enflamme, les couleurs pastel explosent, un automne qui distille ses voiles de brume sur une campagne dolente et qui annonce déjà le long cheminement vers la funeste saison.

Mais pour l'heure, le soleil commence à déchirer ce brouillard en décochant ses flèches orangées qui miroite les gouttes de rosée comme autant de diamants sur les toiles d'araignées qui ornent les tapis de carex et de molinies qui ornent les rives du ruisseau que nous venons d'aborder en quittant le bourg de Langonnet.

C'est une nature préservée qui s'offre à nous avec ses chemins creux d'antan que ne nous rencontrons guère désormais, mais quelques rares spécimens ont échappé au rouleau compresseur du remembrement. C'est encore le cas dans ce Centre Bretagne resté ma fois authentique malgré une agriculture productiviste qui se signale par ses silos comme autant de phares incongrus dans cette campagne si sereine.

Les babilles vont bon train pour le groupe qui progresse au rythme lent du randonneur. Nous avons tant de choses à nous raconter d'autant plus que la balade se prête merveilleusement aux échanges. Il n'y a pas que les mollets et les fessiers qui travaillent !

Les villages que nous traversons, esseulés dans leurs écrins paysagers, semblent en léthargie. Nous ne rencontrons personne. Mais notre approche est signalée par les aboiements des chiens qui alertent leurs congénères et qui tirent désespérément sur leurs chaînes alors que d'autres peu farouches viennent nous lécher les mollets en frétilant de la queue. Les maisons de caractère avec leur appareillage de pierres de taille en granit en imposent d'autant plus que les fleurs qui n'ont pas encore vécu leurs dernières heures illuminent encore les façades. Le Centre Bretagne n'est pas aussi désert que cela, les ruines se font rares et les hameaux sont amoureusement restaurés.

Il reste les traces d'un passé religieux encore très nombreuses dans cette campagne préservée. Fontaines votives et chapelles esseulées sont toujours d'agréables surprises qui s'offrent à nous à la croisée des chemins. La Chapelle Saint Jean et son four à pain ravivent ma mémoire, un souvenir d'antan, quand j'arpentais, en compagnie de Ronan Broustal de Spézet, la campagne du pays de Gourin. Je pense que c'était le jour de son pardon car du four rougeoyant sortaient les miches craquantes, les pâtés et le traditionnel riz au lait, mets que nous avons dégustés arrosés d'un bon cidre paysan pour faire descendre le tout. Rien que d'y penser j'en salive encore, un souvenir inénarrable !

Vers midi, nous sommes à la quête d'un reposoir pour asseoir nos fessiers qui œuvrent en silence. Mais il nous faut prendre de la hauteur pour contrer ces douleurs vicieuses qui nous vrillent le bas du dos quand vient le moment de se relever. Un bord de chemin en surplomb nous sert de banc bucolique. Alignés en rang d'oignons nous entamons nos agapes. Nous regagnons les calories perdues d'autant plus que plusieurs d'entre nous ont apporté dans leurs besaces des sachets de délicieuses friandises qui passent de main en main. La randonnée,

ce n'est que des bonheurs partagés dans une extrême convivialité. Les thermos de café et ceux d'eau chaude pour les instantanés, clôturent dans la bonne humeur ce pique-nique qui est loin d'être frugal. Ces petits plaisirs de la randonnée nous permettent de repartir ragaillardis en attaquant du bon pied cet après-midi qui s'annonce riche de découvertes en tous genres qui ne manqueront pas de déclencher nombre de commentaires comme à l'accoutumée.



Le chevelu des chemins creux de nouveau nous absorbe. Certains atteignent des profondeurs inimaginables. Nous sommes dans un tunnel, dans la pénombre et nos pieds font crisser le tapis épais de feuilles mortes. L'hiver, ils se transforment en véritables cloaques dont nos godillots ont peine à s'en tirer en faisant entendre des bruits de succions caractéristiques qui font remonter des remugles fétides de matières organiques en décomposition. Mais pourtant ne négligeons pas leurs rôles multiples. Outre leurs fonctions de liaison entre les hameaux et les bourgs, ils expurgent les eaux pluviales. Leurs talus avec leurs rangées de feuillus et d'arbrisseaux apportent à l'homme non seulement le couvert mais aussi le bois de chauffage, bois qui est également utilisé pour la fabrication des manches d'outils. Pour les animaux ils apportent un complément à leur provende mais aussi le couvert lors des intempéries. Ne négligeons pas non plus leurs rôles dans la photosynthèse, les arbres absorbent le carbone et rejettent l'oxygène nécessaire à la vie terrestre.

Nous sortons de ses chemins et bois si enchanteurs pour une campagne où, dans les pâturages clos, paissent quelques ânes et de nombreux chevaux qui viennent au trot nous dire bonjour. Les vaches placides ruminent lentement sans nous prêter attention. Nous arrivons à un croisement de routes et de chemins et hésitons sur la direction à prendre. Evidemment, comme d'habitude, c'est la dernière solution qui est la bonne.

Nous descendons dans la vallée du Langonnet à travers des bois de feuillus avec quelques pins épars. L'eau est partout présente et les vestiges du moulin de Coetquéveran nous rappellent l'activité intense qui y régnait. Plus loin une fontaine, comme son nom l'indique, instillait la Force aux enfants chétifs qu'on y plongeait. Des gués ancestraux, aux pierres mal équarries, nous permettent de franchir rivières et rus qui nous murmurent à l'oreille la chanson du temps qui s'écoule au rythme lent du pas du randonneur.

Les chemins défilent nous revenons à Langonnet par le même chemin qu'emprunté au début de cette balade qui nous a fait prendre un sacré grand bol d'air et oublier nos tourments intérieurs qui nous minent, un onguent salvateur. Je me sens bien quand je retire mes godillots qui sont mes compagnons de route et qui ne gèignent jamais quand je glisse ou

quand mon pied heurte une pierre traîtresse. Un bonheur indicible m'envahit, la randonnée est pour moi une échappatoire à cette vie trépidante. Je revis !



Mais la journée n'est pas terminée, il manque le côté culturel qui se présente à nous au détour d'une longue allée. Nous nous garons sur le parking de l'Abbaye Notre Dame de Langonnet qui est aussi dédiée à Saint Maurice. De vastes bâtiments conventuels s'offrent à notre regard. Le domaine est immense. Nous nous présentons à la loge où nous sommes reçu par un moine qui appartient à l'ordre des spiritins (congrégation du Saint-Esprit). Aujourd'hui d'ailleurs l'abbaye est une maison retraite pour les missionnaires de cet ordre. Il nous conte les péripéties du monument, de son édification à sa destination actuelle.



Cette abbaye cistercienne fondée par Conan III, duc de Bretagne a connu bien des vicissitudes. En 1710 le duc Conan IV donna aux moines des terres à proximité de la forêt de Carnoët. L'abbé de l'abbaye de Langonnet, Maurice Duault de Croixanvec, futur Saint Maurice(1), y fonda sur les rives de la Laïta l'abbaye qui porte son nom. L'Abbaye de Langonnet subit les dévastations de la guerre de Succession de Bretagne et se retrouva à l'état de ruine avant que les abbés Vincent et Henri de Kergoët la rebâtissent. Puis vinrent les guerres de la Ligue. Guy Eder de la Fontenelle la transforma en écurie. Les moines revinrent en 1598 et l'abbaye, à nouveau, reprit vie. Arriva la Révolution française qui chassa les moines. Devenue bien national, ne trouvant pas acquéreur elle fut louée. Elle y abrita des prêtres réfractaires et devint même un repaire de Chouans. Le XIXème siècle la retrouva en bien piteux état. Par décret du 10 Juin 1806, Napoléon 1^{er} y créa le premier haras public de Bretagne. Puis cet établissement est déplacé à Hennebont en 1856. L'abbaye retrouve de nouveau sa vocation religieuse et y est créé une ferme modèle qui devint une colonie agricole

pour enfants. Puis elle compta également en ses murs une école dont le père d'une participante à notre séjour y a fait sa scolarité.

Le clou de l'abbaye est sa spectaculaire salle capitulaire (salle du chapitre) datant du XIII^{ème} siècle, le cloître et l'église abbatiale dédiée à Saint Maurice. On y trouve un reliquaire contenant un morceau d'un humérus du saint. La translation du relique se fit quand l'Abbaye Saint Maurice tomba en ruine. Dans un des bâtiments conventuels, le public peut également découvrir un musée d'art africain.

Après avoir pris le pot traditionnel de fin de randonnée sur le parking de l'abbaye nous rejoignons le gîte de Kernolo à Plouray qui, ma fois, joue les arlésiennes. C'est un véritable dédale de petites routes campagnardes qui nous y conduit, trajet facilité par la technique du GPS, ce qui nous évite bien des énervements. L'arrivée est un ravissement, un paradis perdu dans un écrin de verdure, agrémenté de fleurs. Il s'agit d'un hameau complet qu'un couple a entièrement rénové. Les maisons toutes en pierres, disposées au petit bonheur, sont une invitation au farniente. En déambulant nous découvrons un puits, des auges de granit, un four à pain qui mériterait une renaissance...

Chaque participant y trouve sa couche. Puis nous nous donnons rendez-vous dans la grande salle d'un gîte pour dîner. Le repas, préparé par les hôtes des lieux, est gargantuesque. Nous ne pourrions manger tous les agapes qu'ils nous ont préparées. Nous sommes heureux, heureuses, comme des coqs en pâte et des poulettes ragouillardies. Il est où le bonheur ? A sa porte !

Le lendemain matin nous retrouve toutes et tous autour d'un petit-déjeuner roboratif. Nous avons bien besoin de nous requinquer car une nouvelle journée riche de découvertes nous attend. Les bagages faits, les gîtes nettoyés, nous disons au revoir à nos hôtes et les remercions pour la qualité de leur accueil.



Les lieux de rendez-vous sont souvent sources de problèmes. Nous avons beau donner moult détails, il manque toujours quelqu'un au lieu de rassemblement. Nous nous garons dans un chemin en montée au lieu-dit le Launay et attendons la dernière voiture qui manque à l'appel. Grâce au miracle de la technologie, la joyeuse troupe se retrouve au complet. Mais le temps ne semble pas au diapason, le brouillard voile le paysage et vient un peu doucher nos espoirs. Mais le miracle viendra d'une trouée lumineuse fugace qui nous fait espérer un avenir meilleur. En attendant, à chaque pas, comme au cinéma, une vue nouvelle nous apparaît. Un hêtre majestueux au milieu du chemin retient toute notre attention. Sa fière prestance nous impressionne. Le brouillard bientôt s'évanouit nous révélant un paysage campagnard avec ses bois nombreux et ses pacages où paissent et ruminent les vaches

placides qui ne s'interrompent pas lors de notre passage. Nos pas épousent les aspérités des nombreux chemins qui défilent dans une nature enchantée et préservée. Nous revenons à notre point de départ en passant près du domaine du Launay qui dissimule son château derrière une haie d'arbustes. En se faufilant par une trouée, nous avons un aperçu sur son immense façade classique et son magnifique jardin. C'est une villégiature privée remarquable et entretenue avec soin. C'est aujourd'hui un centre qui propose des cures de détoxination basées sur les principes de la naturopathie : adopter une alimentation saine et vivante.



Le lieu du pique-nique n'est pas inconnu pour moi. J'ai déjà traîné mes guêtres en cet endroit étrange et magique qui ne se dévoile qu'au dernier instant quand on emprunte le majestueux escalier de granit qui jouxte le cimetière de Locuon. Ce hameau se blottit contre son église et semble bien quiet en ce dimanche midi. A part une dame qui rend visite à ses défunts et un couple de promeneuses, nous ne rencontrons personne.

L'escalier grandiose nous amène face à la chapelle de Notre Dame de la Fosse qui se terre au centre d'une carrière antique, une carrière gallo-romaine. Ces pierres de granit ont servi à l'édification de Vorgium, le Carhaix actuel mais aussi à son aqueduc. Nous pouvons apercevoir dans le front de taille, derrière la chapelle, des traces du travail des carriers.

Un panneau explicatif nous informe que la chapelle a été fondée par les Lescobic, seigneurs de Kerfandol. L'intérieur est assez dénudé contrairement à l'extérieur où notamment le mur droit présente de superbes sculptures. Je descends en contrebas pour admirer une magnifique Fontaine. Je comprends alors le nom donné à l'édifice religieux. J'ai beau déjà connaître ce lieu, je ressens comme un bien-être ineffable en l'arpentant. Des puissances telluriques bénéfiques agiraient-elles en ce lieu magique ?



Nous prenons notre pique-nique en nous répartissant sur le placître. Mais la fraîcheur du lieu nous donne le la du départ non sans avoir pris la traditionnelle photo de groupe sur l'escalier monumental.

L'après midi nous sommes attendus au centre bouddhique de Plouray. Le chemin vicinal qui nous y conduit tournicote dans une campagne qui resplendit dans sa magnificence automnale. Nous sommes surpris par l'apparition étrange d'une nonne revêtue de son costume traditionnel. Nous sommes plongé d'emblée dans l'univers du bouddhisme. Un moine est déjà présent sur le parking pour notre accueil. Trois moniales et trois moines constituent l'assemblée actuelle. L'étude et la pratique de l'enseignement du Bouddha sont la vocation du centre qui organise programmes et retraites. Après les présentations faites par le moine d'origine allemande et qui manie très bien la langue de Molière, nous partons à sa suite à la découverte du site. Il émane de sa personne une zénitude qui rejaillit de tout son être. Il nous présente les préceptes du bouddhisme ainsi que l'origine du site, un héritage fait par un adepte. Nous nous dirigeons vers le stûpa, monument consacré qui symbolise l'Esprit Eveillé où nous admirons d'impressionnantes statues. Près de ce dernier, un édifice protège un immense moulin à prières qui ruisselle de tous ses ors au soleil et qu'il faut tourner dans le sens des aiguilles d'une montre. Maryannick emplie de solennité s'y risque, serait-elle gagnée par l'esprit de Bouddha ?



La visite continue par la visite du temple qui est un bâtiment grandiose, richement orné autant extérieurement qu'intérieurement avec les autels ornés de statues de Bouddha dans différentes positions qui symbolisent les arcanes du bouddhisme. Pour y pénétrer, comme pour le stûpa, nous nous déchaussons. Le lieu est impressionnant avec cette vaste salle où sont dispensées l'enseignement de Bouddha. A chaque extrémité s'élèvent de superbes bibliothèques qui conservent des livres sacrés enrubannés dans des tissus que notre guide nous présente.

Nous terminons notre visite du centre bouddhique par une incursion dans la boutique qui regorge d'ouvrages consacrés au bouddhisme et d'objets s'y rapportant, bâtons d'encens, statuettes de bouddha... Je remarque des ouvrages d'Alexandra David Néel, exploratrice qui

fut, en 1924, la première femme occidentale à atteindre Lhassa au Tibet et qui se convertit au bouddhisme.

Nous partons explorer la forêt avoisinante qui porte à la méditations sur ses layons qui serpentent agréablement dans les sous-bois en longeant un magnifique plan d'eau. Le sentier en tournicotant par monts et vallées nous ramène au centre bouddhique. Nous nous attardons à la visite du hameau qui accueille les moines et moniales mais aussi les stagiaires. Une maison surprend par sa magnificence, c'est celle du grand maître.

Ce fut donc un week-end automnal magnifique. J'apprécie énormément quand nous pouvons allier le culturel à la marche, les onguents de l'esprit et du physique. Nous terminons notre séjour par le traditionnel pot de l'amitié partagé dans un bar du village.

Il me faut remercier chaleureusement les organisateurs de ce formidable séjour, Maryannick et Roger. Le gîte, les randonnées, les sites remarquables, la découverte du centre bouddhique, tout était méticuleusement préparé pour que nous passions un week-end formidable.

AMOUR ET SAGESSE !



(1) Légende de Saint Maurice : Saint Maurice et les corbeaux

Maurice est un garçon de douze ans. C'était au temps des semailles, Duault, son père laboureur, venait de confier à la terre la semence du froment et les oiseaux du ciel s'abattaient sur ses graines menues que la terre meuble recouvrait à peine. Chargé de veiller au grain, Maurice fut placé en sentinelle pour chasser les corneilles des graines ensemencées. Comment faire pour profiter sans l'obéissance qu'il devait à son père ?

C'était justement jour de classe, confiant en la Providence, l'écolier imita sans le savoir les élèves de Lanildut : Pol, Magloire et Samuel. Après avoir invoqué la bonté divine, il commanda à la horde pillarde de le suivre sans délai. A la voix impérieuse, ils se laissèrent conduire comme des volailles vers une grange déserte, où Maurice les enferma, avec défense absolue de courir à la maraude. Les corbeaux y passèrent la journée, véritable journée de carême.

A l'école, cependant, le disciple studieux écoutait tranquillement la leçon coutumière. Le soir venu, Maurice s'empressa de rendre la liberté à ses prisonniers qui prirent leur vol aussitôt...

Et jamais, ne revinrent, conclut la légende.

Déomp da BALE ga Per Jakez "Allons marche avec"

Par un dimanche de juillet pas très ensoleillé, nous empruntons le circuit d'interprétation au fil des lieux évoqués dans l'œuvre de l'écrivain « Le Cheval d'orgueil ».

Pouldreuzic semble être une paroisse primitive. L'église Saint Faron date du XVIème siècle, il était évêque de Meaux de 627 à 672. Le clocher a été abattu par un coup de foudre en 1703. La sacristie, quand à elle date de 1713. La chambre des cloches porte la date de 1728. L'autel du Rosaire a été sculpté en 1668. Au titre du trésor paroissial il faut remarquer une croix processionnelle de 1675 et un ciboire de 1673.

Nous descendons vers le moulin de Pontalan. Au niveau d'une rivière nous montons sur le talus afin d'éviter un passage très boueux même en été et il a plu pendant plusieurs jours la semaine précédente.

Dans un champ qui vient d'être moissonné, un lièvre aux superbes oreilles détaille à notre vue.

Nous nous dirigeons vers Lespurit Ellen. C'est un endroit boisé où nous découvrons deux menhirs, l'un debout d'une hauteur de 7,60m et l'autre d'une longueur de 7m est couché sur son flanc juste à côté. Un peu plus haut de gros blocs rocheux évoquent la forme d'un moulin. Nous admirons les osmondes royales au bord du ruisseau, très bel endroit pour la pause. Il ne manquait que les chaises hautes car la table était toute trouvée.



Nous rebroussons chemin pour nous rendre vers Saint Kodelig par des sentiers fort agréables. Stal-tiegez Sant Kodelig est un ensemble de pierres. La légende locale est rattachée à ce site mégalithique composé d'une stèle gauloise, d'un menhir du néolithique et d'une pierre plate brute. Elle raconte qu'un moine nommé Kodelig y aurait élu domicile lors sa venue pour évangéliser l'Armorique. Les pierres visibles seraient son ménage resté comme tel depuis le Vème siècle.

Une roche plate, haute de 2m et de 3m de large, creusée par l'érosion repose horizontalement. Un creux rappelle la forme d'un corps ce que la légende relate comme étant le lit de Saint Kodelig.

Le mégalithe dressé apparenté à son armoire renfermerait un trésor qui ne s'ouvrirait qu'une fois l'an à une date inconnue et personne, jusqu'à présent, n'a été là au bon moment !



La motte de beurre



L'armoire



Le lit de Saint Kodelig

A leurs côtés se trouve une stèle basse gauloise aux 11 facettes que l'on présente comme étant la motte de beurre. Elle serait l'une des rares stèles restée à son emplacement d'origine. Elle signale un cimetière gaulois.

Nous distinguons également la forme d'un chien sur la pierre plate, à côté du saint homme, ainsi qu'un fusil.

Nous poursuivons notre chemin dans un endroit bucolique. Sur notre gauche un pont constitué d'une longue pierre que nous évitons pour continuer sur notre droite dans un chemin qui domine le ruisseau. Nous admirons trois nouveaux menhirs, près du hameau de Kergloglé, dont un à cheval sur un ruisseau qui sépare Pouldreuzic de Plovan. L'un des menhirs y est d'ailleurs couché.



A l'entrée du bourg, nous longeons une entreprise de décorations pour jardins fabriquées à partir de souches d'arbres. Nous imaginons ici un oiseau, là la tête d'un animal...

Nous voilà revenus à notre point de départ. Il ne me reste plus qu'à remercier mon binôme pour cet après-midi très instructif que nous avons passé ensemble au pays de Per Jakez Hélias.

Menthe sauvage



Et s'il vous reste du temps :

Visitez à Pouldreuzic, la maison de l'écrivain Per Jakez Hélias, le musée du célèbre pâté Hénaff, le musée de l'Amiral et la chapelle Notre-Dame à Penhors, le village de Lababan et son église... qui se dévoileront au cours de vos balades balayées par les embruns de l'immense baie d'Audierne.